

## Méditer sur la mort

« La mort a été engloutie dans la victoire... Mort, où est ton aiguillon ? » 1Co 15.54,55

Il peut paraître étrange ou indélicat, dans une série sur la *vie* chrétienne, de parler de la *mort*, du terme de l'existence, de la nôtre ou de celle d'êtres chers. Pourtant dans la précédente étude sur l'espérance, involontairement, nous l'avons souvent mentionnée. Cela indique que la mort est la toile de fond, visible ou non, de tout acte un peu profond de méditation.

\* \*  
\*

La foi, l'espérance et l'amour, ces forces de vie, se trouvent obligatoirement confrontés à la force antagoniste qu'est la mort, l'ennemi ultime (1Co 15.26). « La mort est partout, elle n'est pas belle. Elle frappe aussi bien l'enfant [...] que le vieillard. Elle sépare, divise, détruit<sup>1</sup>. » Elle s'impose comme seule certitude indiscutable, très souvent imprévisible, parfois terrifiante. Ce domaine inexplorable nous renvoie à l'absolu des choses et au néant. Grâce soit rendue à notre Père de ce que cette supériorité contre nature, Jésus-Christ l'a renversée, à notre profit, par sa mort et sa résurrection. C'est en Jésus seul qu'il est possible de l'aborder de manière approfondie, convaincante, apaisante : « ... lui aussi a partagé la même condition, pour réduire à rien, par sa mort, celui qui détenait le pouvoir de la mort et délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient retenus dans l'esclavage... » (Hé 2.14,15).

\* \*  
\*

<sup>1</sup> R. MEYER, *Le retour à la vie*, Dammarie-lès-Lys, Editions Vie et Santé, 1997, p. 11.

De nombreux penseurs, poètes, artistes, au long des siècles, à commencer par des écrivains bibliques, ont mis en parallèle ou en opposition l'amour et la mort<sup>2</sup>. Cela se comprend car l'amour, comme sa rivale, a soif d'absolu, mais de manière positive : l'amour relie, unit, construit, vivifie. La spiritualité s'enrichira à prendre en compte ces deux réalités constitutives de l'existence<sup>3</sup>. L'amour, parce que c'est la raison même de vivre, la seule force ascendante et créatrice ; la mort parce que c'est la pierre de touche, sévère, imparable, de la condition humaine. La vie spirituelle atteindra plus de profondeur, d'intensité, de sérieux, de bonheur paisible, dans une méditation conjointe de l'amour et de la mort, pensées et vécues au regard de l'autre. La réflexion métaphysique peut aller dans le même sens : « Le seul problème essentiel est posé par le conflit de l'amour et de la mort. S'il y a en moi une certitude inébranlable, c'est qu'un monde déserté par l'amour ne peut que s'engloutir dans la mort, mais c'est aussi que là où l'amour persiste [...] la mort ne peut pas ne pas être en définitive vaincue...<sup>4</sup> ». Beaucoup éprouvent ce sentiment. Mais beaucoup aussi, toutes tendances philosophiques ou religieuses confondues, regrettent de n'avoir pas cette *inébranlable*

<sup>2</sup> Par ex. : Gn 22.2 ; 24.67 ; Pr 8.36 ; Ct 8.6 ; Jn 3.16 ; 10.17 ; 13.1 ; 15.13 ; Rm 5.8 ; 8.35-38 ; 1Co 13.8 ; 2Co 5.14 ; Ga 2.20 ; Ep 5.2 ; 1Jn 3.14 ; Ap 12.11.

<sup>3</sup> Je ne m'arrêterai pas aux notions d'*éros* et de *thanatos* car ce n'est pas mon sujet. En effet, Freud les prend aux sens de *pulsions* (de vie et de mort) alors que je m'intéresse ici à l'amour en tant que principe et affectivité (qui dépassent de beaucoup la dimension strictement érotique) et à la mort en tant que réalité et événement existentiels.

<sup>4</sup> G. MARCEL, *Le Mystère de l'Être*, t. 2 : *Foi et réalité*, Paris, Aubier, 1951, p. 154.

*certitude*. Comment dépasser ce doute latent au cœur de l'homme ?

On peut difficilement contester que Jésus ait conjugué ces deux réalités avec une intensité hors du commun. Il n'a pas seulement enseigné l'amour<sup>5</sup>, il l'a vécu, précisément face à la mort<sup>6</sup>. Il a aimé les hommes dans une proximité relationnelle et salvatrice responsable, grave, souvent triste, et au cours de sa passion, avec beaucoup d'angoisse<sup>7</sup>.

\*

**C**e vécu du Christ, si éloigné, par exemple, de celui d'un Socrate, est une révélation lourde d'enseignement. Sur le drame du salut, sur la nature du mal, mais aussi sur l'homme et sur la mort. Voilà qui confirme le bien fondé d'un sujet semblant initialement choquant. Mais surtout, qui valide l'affirmation introductive posant que Jésus seul peut apporter pacification et paix, le cheminement et le résultat, face à la mort. Le Christ l'accomplit par deux voies apparemment contradictoires, mais toutes deux centrées sur la tension dramatique qu'il a connue à Gethsémani et à Golgotha. Première facette, à ce moment, plus qu'à tout autre, Jésus se révèle pleinement homme, son angoisse peut nous parler de notre angoisse et sa mort de notre mort. Il nous permet de réfléchir sur un événement et une condition qu'au départ nous avions dit inexploables, et d'être le berger qui nous délivre de « la vallée de l'ombre de la mort » (Ps 23.4). C'est la première piste, rude, sérieuse, que nous essaierons de suivre. Mais, en même temps, et c'est la seconde facette, Jésus affronte un énorme enjeu moral et spirituel, la responsabilité du salut de l'humanité, ainsi qu'un supplice effrayant. En ce sens, jamais notre angoisse n'atteindra le niveau d'intensité de

<sup>5</sup> Mt 5.44 ; Jn 13.34.

<sup>6</sup> Celle des autres (Jn 11.35,36) comme la sienne (Jn 13.1 ; 15.13).

<sup>7</sup> Mc 14.32-36 ; Hé 5.7-10.

la sienne. Or, il fut exaucé et Dieu l'en délivra (Hé 5.7). À combien plus forte raison, Dieu, par l'Esprit du Fils (Ga 4.6), nous accompagnera-t-il pour nous en libérer nous aussi. L'un des effets les plus apaisants et forts du ministère du Sauveur, après la délivrance du péché, est de nous décharger du fardeau du « salaire du péché » (Rm 6.23). La confiance en Dieu et la force de l'Esprit de Jésus peuvent nous guider dans ce sujet de méditation qui, à cette lumière, n'a plus rien de morbide.

\*

**J**ésus a donc affronté la mort et l'a acceptée. L'évangile de Marc et l'épître aux Hébreux nous en parlent avec sobriété et réalisme, sans dolorisme. Certainement, parmi de multiples et fortes raisons, pour nous montrer la malfaisance du mal et la gravité du péché. Mais, surtout, pour nous

*C'est lui qui pendant les jours de son incarnation adressa des prières et des supplications ... à celui qui aurait pu le sauver de la mort ; et il fut exaucé en étant délivré de son angoisse.*  
(traduction J. Héring) **Hé 5.7**

instruire de la générosité aimante de Dieu manifestée en Jésus et du caractère onéreux du salut. Je pense aussi que cela peut nous aider à grandir en spiritualité. C'est une invitation à une existence qui ne soit pas, d'une part,

un domaine où, par fuite, la mort serait oubliée et absente, ni d'autre part, une suite de jours obnubilés et lourds d'une angoisse non dépassée. En somme, une vie de mortel appelé à l'immortalité, à l'image modeste mais réelle de la vie de Jésus leur frère premier-né.

\*\*

\*

**M**'inspirant d'un livre<sup>8</sup> bouleversant sur la parole de Jésus en croix : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », je voudrais, dans un premier temps, dégager les principaux enseignements de la passion du Christ sur le sujet de la mort.

<sup>8</sup> F. BIGAOUETTE, *Le cri de dérélition de Jésus en croix, densité existentielle et salvifique*, Paris, Cerf, 2004.

1. Le Christ a connu *une expérience d'angoisse et d'abandon*<sup>9</sup>. Cela montre combien, sans avoir lui-même péché, il avait assumé la condition humaine. L'angoisse et le sentiment d'abandon sont, sinon normaux, du moins habituels. Avoir peur face à la mort ou à sa pensée prégnante, n'est donc pas un manque de foi ; cela dépend plus de circonstances, qui peuvent être objectivement anxieuses, ou du tempérament de la personne. C'est plutôt l'angoisse dépassée qui est une grâce et l'expression d'une certaine foi, religieuse ou métaphysique. C'est aussi une indication de l'importance du ministère d'accompagnement auprès des personnes qui, solitaires ou non, passent par des moments difficiles.

*... la vie c'est le Christ et la mort m'est un gain. Toutefois s'il est utile que je continue...*  
**Ph 1.21,22**

2. Jésus sur la croix s'est retrouvé *livré*, sans autre pouvoir que celui de continuer à aimer et à pardonner. La mort, méditée ou réellement affrontée, est alors *l'expérimentation de l'impuissance radicale*. Tant qu'il est en bonne santé psychique et physique, l'être humain risque de cultiver l'illusion d'une certaine toute-puissance. Mais quand l'autonomie est peu ou prou brisée, alors, la perte du pouvoir sur soi-même, sur les choses, incite à éprouver cette privation comme profondément dévastatrice. À moins de voir, comme Jésus le fit, l'autre visage, salutaire celui-ci, de cette impuissance, qui consiste à s'en remettre à Dieu. Nous y reviendrons.

3. La mort n'est pas seulement une perte de pouvoir, c'est aussi, et surtout *un arrachement à nos être chers et à notre propre existence*. Vouloir mourir n'est pas naturel. Pour le désirer il faut une existence malade, ou de fortes souffrances physiques, morales, sentimentales, qui tuent chez certains

la joie de vivre ; on peut le comprendre. Ou bien, être différent du commun des mortels, comme l'abbé Pierre, qui voulait mourir jeune parce il aimait trop la Vie véritable, je crois, pour supporter l'existence. Cette existence à laquelle nous sommes attachés, viscéralement, par instinct. Et c'est bien. Mais c'est aussi pourquoi la mort, néant et non-être en dehors de la perspective de la foi, est épouvantable. Là encore une méditation à partir de la mort de Jésus, fortifie une foi, comme ce fut le cas pour l'apôtre Paul (Ph 1.21,22).

4. Dieu seul est infini. Nous savons tous que nous sommes des êtres limités. Nous réalisons bien cela dans l'espace. Mais dans le temps c'est différent. Surtout lorsque, jeune, on ne pense pas à la finitude temporelle ; mais cette insouciance ne doit pas devenir cécité. Avant de ressusciter dans une autre dimension que celle de sa chair (pour parler comme l'Ép. aux Hébreux), *Jésus a vécu la finitude qu'impose la mort*. Pour celui qui était le *logos* éternel, cela devait lui être plus étrange encore, et étranger, que pour nous.

5. La condition humaine, toujours dans une perspective christologique, atteste une tension entre activité et soumission. L'activité est « le pouvoir d'agir sur le monde et sur soi en vue d'une transformation visant le développement et l'épanouissement de l'être humain<sup>10</sup> ». Le second aspect, que l'auteure citée nomme « passivité », on pourrait aussi parler d'obéissance, est « la nécessaire et incontournable soumission à certaines lois de ce monde pour rendre possible le résultat visé par notre action<sup>10</sup>. » Jésus a rempli de sa présence ces deux dimensions<sup>11</sup>, montrant que la seconde pouvait ne pas être subie mais acceptée. Or *la mort, et les moments brefs ou très longs qui la précèdent, sont le type même de la soumission*. L'existence, nous l'avons vu, nous donnait un certain pouvoir, une maîtrise. Mais, face à la mort,

<sup>9</sup> Je ne discuterai pas ici la nature de cet abandon réel mais ambivalent. De fait, Jésus fut abandonné par Dieu car il devait mener seul ce combat contre le mal et la mort. Mais il ne fut pas abandonné de Dieu car Dieu est tout près du juste, de celui qui a le cœur brisé et abattu (Ps 34.18) et le Christ a pu dire : « Je ne suis pas seul, le Père est avec moi. » (Jn 16.32)

<sup>10</sup> F. BIGAQUETTE, *Op. cit.*, p. 330.

<sup>11</sup> Jn 5.17 ; Mt 26.39 ; Rm 5.19 ; Ph 2.8 ; Hé 5.9.

l'homme n'a plus ni le temps ni la force d'une lutte devenue inégale. Pour s'y préparer, le Christ nous a montré la voie. Envisageons-la brièvement dans les deux points qui suivent.

6. *La mort est, pour tout être vivant, le totalement différent.*

Cet affrontement fut certainement, pour le Christ, encore plus étranger et violent que ce sera pour nous

tous, puisqu'il était la Vie. *Mais il a accueilli cette totale altérité.* Pour nous, cela devrait être, théoriquement, plus facile. Il est vrai que ce qui est inconnu peut faire peur. Mais, par la foi en lui, s'ouvre un tout autre infiniment meilleur. D'où cette possibilité, offerte par lui, d'accepter, vraiment, l'inacceptable. Au-delà, nous est promis, à la place de ce qui est périssable, faible, souvent pénible, temporel, un monde de gloire, de force, de bonheur, d'éternité, de communion avec Dieu et les uns avec les autres<sup>12</sup>. En fin de compte, le mal sera pris à son propre piège, car sa logique est le néant. Or, du néant, traversé par le Fils, sera recréée une nouvelle humanité victorieusement résistante au mal. La méditation sur la mort, en Christ, est donc extrêmement tonique. Raison de plus pour la faire sienne.

7. Enfin, et c'est la clé de sa vie et de la nôtre, *Jésus s'en est remis totalement à Dieu.* La dernière des sept paroles prononcées sur la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains<sup>13</sup> » exprime l'absolue confiance. L'ultime réponse du Christ, après s'être senti *abandonné de Dieu*, fut, par un retournement des choses dont la foi a le secret, de *s'abandonner à Dieu*. Ce dernier acte de son existence terrestre fut ainsi un passage du doute au don, un don de lui-même, de sa personne totale, sans réserve. Renoncement et désintéressement, sont les fondamentaux de l'amour que le regard chrétien sur la mort

peut nous apprendre, dans la foulée de Jésus. Sans évidemment prétendre à sa perfection. Dans une relation d'amour, se fier, s'en remettre toujours plus, toujours mieux à son Père céleste. Démarche héroïque, j'en conviens, celle de l'ultime volonté et de la foi. Si l'on veut y avoir quelque chance de

succès, il est nécessaire de s'y préparer, mentalement, spirituellement. S'en rapporter totalement, coûte que coûte, à

Dieu, à sa puissance, à son amour.

\* \*

\*

**L**es personnes résilientes, celles qui, après un grave traumatisme, ont pu ou su rebondir, témoignent que leur existence a radicalement changé et pris un sens nouveau. Leur vie est maintenant regardée comme une grâce, un cadeau inattendu. Elles relativisent bien des choses et leur donnent du prix. Une réflexion sur la mort comme événement inéluctable et personnel, soit à notre sujet, soit pour un être cher, peut avoir valeur pratique de résilience. À condition de l'envisager, comme nous l'avons essayé au long de cette étude, dans la lumière du Christ. D'après le chap. 6 de l'Épître aux Romains, cela devrait normalement être le cas de l'expérience baptismale. Mais la joie de l'événement, bien légitime, et le fait que lors du baptême, la mort ne soit évidemment pas physique, relèguent souvent au second plan la dynamique d'une résilience. C'est pourquoi, menée sans morbidité mais avec réalisme et pragmatisme, une méditation sur notre condition mortelle a sa place comme force de renouvellement, dans une série d'études et surtout dans notre vie. À chacun, en fonction de son tempérament, de ses besoins, de sa maturité, de se l'approprier au mieux. Puissent cette réflexion et celles à venir, être perçues et vécues dans l'éclairage de cette nouveauté de vie.

**Philippe AUGENDRE**  
*Manosque, le 3/12/2011*

<sup>12</sup> 1Co 15.28,43,54 ; 1Th 4.17,18 ; 2Tm 1.10.

<sup>13</sup> Cf. Ps 31.6. Dans Luc la première et la dernière parole de Jésus (2.49 ; 23.46) sont pour son Père.